

Trois-Croix, lui avaient fait regarder comme le lieu le plus propice à l'exécution de son plan.

On y avait trouvé, du temps de François I^{er}, dit M. de Pontbriant, une grande pierre sur laquelle étaient représentées les circonstances de la passion de Jésus-Christ, et l'on y avait élevé trois croix, ce qui lui avait fait donner le nom de montagne des Trois-Croix.

Le couvent avait par sa situation même un aspect imposant. Aussi, en atteignant ce lieu consacré au recueillement et à la prière, en promenant ses regards sur ces villages semés çà et là, sur ce Paris si bruyant, sur cette nature si riche et si prodigue, la pensée s'élevait : on se sentait plus près de Dieu.

Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Études de la Nature*, raconte ainsi une promenade qu'il fit au Calvaire avec J.-J. Rousseau :

« Quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner aux ermites pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, et pendant qu'ils étaient à l'église, Jean-Jacques me proposa d'y entrer et d'y faire une prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle, et que les ermites se furent acheminés à leur réfectoire, Jean-Jacques Rousseau me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. »

Deux grands bâtiments, de trois étages chacun, composaient la demeure des ermites ; un vaste verger, situé dans la partie occidentale, était entretenu par leurs soins. L'église, entourée d'un cloître circulaire soutenu par douze colonnes, s'élevait au centre de la plate-forme ; de petites chapelles, lieux de station des religieux, à demi cachées par les arbres, se voyaient de distance en distance ; deux autres chapelles, où les fidèles déposaient leurs

offrandes, étaient fermées par des grilles ; elles occupaient, dans la partie méridionale, les deux extrémités d'une magnifique terrasse plantée de tilleuls. Du côté de Suresnes, trois escaliers superposés conduisaient à une chapelle plus petite dédiée à la Vierge. Ces escaliers divisaient le cimetière de la communauté en deux parties ; le respect le défendait seul des profanations, car il n'était fermé que par une porte à claire-voie.

Pourquoi l'histoire inexorable nous force-t-elle à rappeler ici ce que fut Longchamp ? Il y a tant de bonheur à louer ce qui est bien, ce qui est noble, que ce n'est pas sans tristesse que l'on se résout à faire le tableau de débauches scandaleuses. Comment parler de Longchamp après avoir parlé du Calvaire ? Comment placer à côté du nom de la sœur de saint Louis, cette pieuse fondatrice de l'abbaye de l'Humilité de Notre-Dame, déclarée béate par une bulle du pape Léon X en date du 3 janvier 1524, celui de Catherine de Verdun, la religieuse parjure, qui obtint, pour avoir été la maîtresse de Henri IV, l'abbaye de Saint-Louis de Vernon ? Comment expliquer la transformation de cette sainte demeure en un lieu de désordre ? Quel lien établir entre les pieux pèlerinages, faits à la châsse de sainte Isabelle, par de nombreux fidèles et des rois de France même, et les processions mondaines et fastueuses qui les remplacèrent, lorsque l'abbesse, afin de ramener dans le temple la foule que le spectacle des profanations inouïes en avait éloignée, entreprit de faire chanter les Ténèbres en musique, le mercredi, le jeudi et le vendredi de la semaine Sainte ? La foule revint, en effet, mais non la même. L'archevêque de Paris dut intervenir ; et pour mettre un frein à la licence qui pénétrait jusque dans le saint lieu, il fit cesser la musique et les chants. L'église fut abandonnée de nouveau ; néanmoins les promenades à Longchamp se continuèrent, et ce fut à qui étalerait le plus de luxe et de richesse. Bien que la révolution n'ait pas laissé une seule pierre du monastère, ce pèlerinage, que le quin-

zième siècle a vu commencer, se fait encore de nos jours ; mais plus forts que nos pères , nous n'avons recours à aucun prétexte spécieux pour voiler notre vanité, dissimuler notre indifférence : ce sont les jours que l'Église consacre au deuil et à la prière que nous avons choisis pour fêter la Mode, cette déesse capricieuse et exigeante à laquelle toute femme jeune et jolie ne peut éviter de sacrifier : aussi n'en est-il pas une qui n'abandonne l'église pour se faire admirer, dans toutes les splendeurs de la toilette et de la beauté, par la foule qui se presse sur cette même route qui conduisait naguère à l'abbaye de Longchamp, et dont l'aspect animé et brillant rappelle le faste et l'élégance d'une autre époque.

Quant au Calvaire , il resta ce qu'il devait être, et lorsque la révolution, frappant du même arrêt l'asile du scandale et des plaisirs et celui de l'abnégation et du dévouement, dispersa les prêtres et les religieuses, dont elle renversait les demeures, elle trouva les représentants du grand vicaire d'Auch dignes de la haute pensée qui avait guidé le fondateur du Calvaire. Après la restauration, l'église fut relevée et les pères de la Foi vinrent s'y établir. Le Calvaire subsista cependant jusqu'à l'époque où l'on posa les fondations du fort qui surmonte aujourd'hui le mont Valérien ; mais les pèlerinages cessèrent en 1830.

Les châteaux n'ont pas été plus respectés que les monuments religieux , et il ne reste que des souvenirs et des débris de ceux que l'amour et le plaisir ont élevés. Le plus ancien fut celui de Madrid. François I^{er} le fit construire à son retour d'Espagne, et lui donna ce nom en souvenir de la captivité qu'il venait de subir ; on l'appela aussi le château de Faïence, par allusion aux émaux dont Bernard de Palissy avait décoré trois de ses façades. Ce château appartient toujours au domaine royal ; mais tous les successeurs du roi chevalier n'eurent pas pour cette demeure la même prédilection que lui, et ce ne fut que quand Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, en devint propriétaire, que

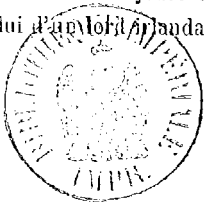
Madrid retrouva son ancienne splendeur. Pendant les années qui s'écoulèrent entre la mort de François I^{er} et l'entrée en jouissance de la reine répudiée, le château subit des fortunes bien diverses : Henri II en fit une retraite mystérieuse : il y abrita ses amours avec la belle Diane de Poitiers ; pour Charles IX, ce ne fut qu'un rendez-vous de chasse ; Henri III donna l'ordre d'y enfermer les bêtes féroces, qu'il s'amusait à faire combattre contre des taureaux ; puis, effrayé par un rêve, il les fit tuer et les remplaça par des meutes de petits chiens. Henri IV le rendit, en partie, à sa destination primitive : il l'adopta, à cause de sa situation sans doute, pour le lieu de ses rendez-vous avec Catherine de Verdun, religieuse de Longchamp. Louis XIII y séjourna plusieurs fois ; Louis XIV ne semble pas l'avoir honoré de sa présence. Louis XV y fonda une chapelle sous l'invocation de saint Louis, en 1724, et Louis XVI signa, en 1784, l'ordonnance qui en autorisait la démolition. Cette œuvre de destruction ne fut consommée qu'en 1793 ; elle ruina les démolisseurs. Les brillants émaux, vendus à un maître paveur, furent convertis en ciment ; quelques fragments, recueillis par le propriétaire d'une partie des anciens communs du château, ont servi de modèle à la décoration de la grande porte d'entrée de l'établissement qui porte aujourd'hui le nom de Madrid. Quant au véritable Madrid, il n'en reste aucun vestige.

La Muette, située sur la lisière du bois, près de Passy, n'était dans l'origine qu'une fauconnerie et un chenil ; on y éleva, sous Charles IX, un pavillon de chasse. Marguerite de Valois offrit, en 1616, le château de la Muette au dauphin, qui fut Louis XIII. De quelque façon qu'il en ait disposé, cette propriété ne revint à la couronne qu'un siècle plus tard, pendant la minorité de Louis XV ; la duchesse de Berri, fille du régent, en fit alors son séjour favori ; les fêtes s'y succédèrent sans interruption : elle mourut à peine âgée de vingt-quatre ans, au milieu des plaisirs. Après la mort de cette princesse, Louis XV fit réparer le château, donna

l'ordre d'y ajouter un étage et d'étendre les jardins, aux dépens du bois : la Muette ne dut pas s'apercevoir qu'elle venait de passer en d'autres mains, car les orgies et les fêtes y continuèrent comme par le passé. Le dauphin accompagnait quelquefois son aïeul dans ses visites à la Muette. Ce château fut le lieu de sa résidence pendant les premiers temps de son mariage. Lorsque la cour se fixa à Versailles, Louis XVI et Marie-Antoinette ne vinrent plus à la Muette qu'à de longs intervalles. La ville de Paris y donna, en 1790, le fameux banquet qui réunit plus de vingt mille fédérés. C'est aussi près de la Muette qu'eut lieu, en 1783, la première ascension aérostatique tentée en France par Pilastre des Rosiers. Ce château a eu le sort de toutes les demeures seigneuriales : presque entièrement détruit à la révolution, on y a vu pendant plusieurs années un établissement orthopédique ; plus tard les bâtiments modernes et le parc ont été achetés par M. Erard, qui en a fait une demeure délicieuse.

C'est dans un parc qui avait appartenu à mademoiselle de Charolais, dont le nom réveille encore des souvenirs d'amour et de galanterie, et sur l'emplacement du pavillon qu'elle avait habité, que s'est élevé, comme par enchantement, le château qui a porté le nom de Bagatelle, après avoir été désigné sous celui de Folie-d'Artois. Le comte d'Artois, qui régna sous le nom de Charles X, paria cent mille livres, avec Marie-Antoinette, que ce château serait construit en un mois ; il le fut très-rapidement en effet (en soixante-quatre jours), mais il coûta six cent mille livres. Il appartient aujourd'hui au marquis d'Hertfordt, qui y a réuni tout ce qui peut rendre la vie douce et facile.

Oserai-je placer le nom du Ranelagh à côté de ceux de ces châteaux qui ont eu de si illustres fondateurs ? Pourquoi non ? il fait comme eux partie du bois, et ne leur cède pas plus en folie qu'en amour. Puis il a eu aussi ses jours de gaieté et d'épreuves, et son nom est celui d'un lord irlandais, grand amateur de



musique et de danse. Ouvert en 1774 par un des gardes du bois, qui obtint du maréchal de Soubise, gouverneur du château de la Muette, la permission de construire, sur le lieu dit la Pelouse, un café, un restaurant et une salle de spectacle, il se vit menacé d'être fermé peu d'années après sa fondation. Ce ne fut qu'un nuage; le séjour de Marie-Antoinette à la Muette, en 1780, y



amena une société plus brillante et plus nombreuse que jamais. Le vent de la révolution souffla sur toutes ces joies et les fit disparaître; ce ne fut que sous le Directoire que le Ranelagh osa rouvrir ses portes; sa témérité fut cruellement punie, car il sortit mutilé de la lutte et resta fermé jusqu'en 1799. Il revit encore

quelques beaux jours sous l'empire ; les soldats alliés les lui firent oublier.

On doit la conservation du Ranelagh au directeur actuel de cet établissement, et voici comment :

En 1814, il sut, à lui tout seul, par son sang-froid et sa présence d'esprit, le défendre contre une armée de Cosaques, campée dans le bois de Boulogne, où elle a laissé des traces de dévas-



tation à peine effacées aujourd'hui. Ces enfants du Nord, dont l'intention était évidemment de se chauffer avec l'édifice, planche par planche, avaient déjà commencé à faire irruption dans le magasin de décors du théâtre, et s'apprétaient à faire bouillir leur marmite avec des coulisses et une toile de fond représentant des arbres.

— Comment ! leur dit le brave directeur, avec autant de justesse que d'indignation, comment ! vous avez là un bois sous la main et vous voulez brûler ma forêt?... — A ces paroles fermes et inattendues, la forêt tomba des mains des Cosaques, et le Ranelagh fut sauvé.

Toute plaisanterie à part, si chaque Français d'alors en avait fait autant, la France serait demeurée saine et sauve.

Le Ranelagh tenta de nouveau la fortune sous le règne de Louis XVIII ; mais il eut alors à résister aux attaques du domaine de la couronne, et n'obtint qu'en 1826 la confirmation des privilèges en vertu desquels il existait. Ses bals ont obtenu une nouvelle vogue ; sa salle de théâtre s'est de nouveau remplie... mais notre Ranelagh n'est, après tout, que le petit-fils de celui qui a dû son existence au garde Morisan.

C'est là aussi qu'Audinot, expulsé de la salle de l'Ambigu, obtint la permission d'établir, en 85, ses petits comédiens *du bois* et non *de bois* de Boulogne, avec droit et privilège d'exploiter le répertoire de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique.

Le bois renferme encore un monument historique : c'est la croix de Catelan, élevée par l'ordre de Philippe le Bel, à la mémoire d'Arnaud Catelan.

Arnaud Catelan, troubadour célèbre du treizième siècle, s'était fixé à la cour de Béatrice de Savoie. Sur l'invitation de Philippe le Bel, il quitta cette princesse et se rendit à la cour de France. Le roi, qui se trouvait à son manoir de Passy lorsque le poète arriva à Paris, lui fit dire de venir le rejoindre et envoya une escorte pour le protéger contre les malfaiteurs dont la forêt de Rouvrai était infestée. Le commandant de l'escorte assassina l'homme qu'il s'était chargé de défendre et s'empara des présents destinés au roi ; il revint ensuite à Passy, et dit n'avoir point trouvé le sire de Catelan au lieu du rendez-vous. Une battue de la forêt amena la découverte du corps de Catelan ; les honneurs

funèbres lui furent rendus, et une croix, dont il ne reste plus qu'une colonne mutilée, perpétua le souvenir du crime commis en cet endroit. L'imprudence des coupables, qui s'enhardirent au point d'employer des parfums qu'on ne fabriquait alors qu'en Provence, les fit découvrir. Ils furent condamnés à être brûlés vifs et à petit feu.

Grâce aux châteaux dont nous avons dit quelques mots, les villages voisins s'enrichirent de délicieuses maisons de plaisance et d'élégants hôtels. La demeure des châtelains de Passy, que la révolution avait épargnée, fut détruite par des spéculateurs en 1826. Sans entrer dans l'énumération complète des personnages remarquables qui ont habité ce village, nous ne pouvons nous empêcher de citer le château de la princesse de Lamballe, l'hôtel Valentinois, que Franklin, alors ministre de la fédération américaine, a illustré par le séjour qu'il y fit en 1777; la maison de la Folie, donnée par Louis XV à mademoiselle de Romans. Boileau et Molière ont passé à Auteuil les plus heureux moments de leur vie. Un petit temple, sur lequel on a gravé cette inscription : *Ici fut la maison de Molière*, indique le lieu qu'a habité notre plus grand poète comique. (Une construction moderne occupe la place où se voyait celle qui fut son berceau : une légende et un buste rappellent aussi ce souvenir.)

Passy et Auteuil ont réuni pendant plus de deux siècles toutes les célébrités, et leur gloire est loin d'être à son déclin. Si ces villages ont dû la préférence qui leur a été accordée jusqu'ici à leur position et au bois au milieu duquel ils se sont élevés, que sera-ce lorsque les travaux d'embellissement qu'on y exécute seront achevés? Mais nous devons, avant d'énumérer toutes ces merveilles, dire que le bois a partagé la mauvaise fortune des habitations royales qu'il cachait aux regards. Napoléon I^{er} fit promptement disparaître jusqu'à la dernière trace du passage du torrent révolutionnaire. Par son ordre, on répara les murs d'enceinte, de

nouvelles et nombreuses plantations furent faites, des gardes forestiers protégèrent les promeneurs et éloignèrent par leur vigilance les vagabonds et les gens de mauvaise vie, dont le bois était devenu le refuge. Cette prospérité ne fut que passagère : l'entrée des étrangers à Paris fut le précurseur d'une dévastation plus affreuse; les alliés, continuant les ravages qu'ils exerçaient sur le territoire français depuis qu'ils y avaient posé le pied, changèrent le bois en une lande déserte. Louis XVIII retrouva le plan qu'avait adopté Napoléon et le suivit en tous points; il rendit au bois son aspect primitif et ne cessa de l'embellir. C'est, de tous les travaux commencés par l'Empereur, le seul que ce roi ait jugé à propos d'achever. Depuis cette époque, le bois de Boulogne a toujours été le rendez-vous de l'élite de la société parisienne, et les nouveaux trésors que l'on y rassemble, ainsi que les dispositions prises pour y amener plus facilement les promeneurs, semblent lui promettre de riantes destinées.

C'est à Napoléon III que l'on doit la transformation du bois en parc, le plaisir de trouver Enghien et Rambouillet aux portes de Paris. L'Empereur a suivi avec intérêt l'exécution des travaux, dont il a tracé lui-même le plan; sa présence et celle de l'Impératrice ont entraîné la cour au bois; jamais l'affluence n'y a été si grande; ceux qui ne s'inquiètent que médiocrement de ce que promet l'avenir, s'y rendent pour admirer les toilettes et les équipages, pour passer en revue toutes les notabilités de l'époque.

Au mois de juin 1852, l'Etat a cédé le bois de Boulogne à la ville de Paris, à la charge, par cette dernière, de subvenir à toutes les dépenses de surveillance et d'entretien du bois; de consacrer, dans l'espace de quatre ans, une somme de deux millions à l'embellissement du bois de Boulogne et de ses abords; de soumettre à l'approbation du gouvernement les projets des travaux à exécuter; enfin de conserver aux terrains concédés leur destination actuelle.